

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



La bataille de Fornoue, 1495

François de Gonzague



MWF033

delPrado
éditeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almuena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005

4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *Fornovo 1495* par David Nicolle

© 1996 Osprey Publishing Ltd

Illustrations : p. 5, 8-9, 13, Richard Hook

Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous droits réservés pour les textes et les illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution.

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date de parution du dernier numéro de la collection.

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux marchands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des amendes, en plus des indemnités correspondantes pour des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient, plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances techniques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en soit, les composants affectés par ces changements seraient remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine, ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée

38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. : 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île

1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél. : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA BATAILLE DE FORNOUE

LA *FURIA FRANCESE* SE DÉCHAÎNE

À la fin du xv^e siècle, la France est l'État le plus puissant d'Europe occidentale. Ayant vaincu l'Angleterre à l'issue de la guerre de Cent Ans, elle s'attaque à présent à ses voisins méridionaux. Les rois de France revendiquent le trône de Naples, le plus grand royaume d'Italie. Telle est la toile de fond de l'extraordinaire expédition entreprise par le roi Charles VIII en 1494, première des guerres d'Italie, dont ses successeurs Louis XII, puis François I^{er}, seront les instigateurs.

La péninsule Italienne est alors divisée en plusieurs États plus ou moins indépendants, mais tous animés d'un sentiment croissant d'italianité. Sur le plan diplomatique et militaire, l'Italie peut afficher une certaine sérénité. Ses flottes ne contrôlent-elles pas les mers environnantes ? De fait, la menace ottomane semble bien plus inquiétante que celle d'une expédition menée par un jeune roi de France.

Ayant passé les Alpes, Charles VIII lance sa première opération vers le sud en octobre 1494. Le mouvement des Français se déroule si bien qu'il semble justifier a posteriori l'audace apparente de l'invasion. Il est vrai que si Florence, les États pontificaux et Naples s'y opposent activement, la résistance florentine cesse rapidement, tandis que l'armée du pape et celle de Naples se replient dans les Marches. La ville de Florence est occupée le 17 novembre.

Les rapides succès des Français persuadent le pape Alexandre VI de négocier et, le 30 décembre, le roi entre triomphalement dans Rome. Son artillerie de siège, dont la réputation dépasse les frontières de son pays, est utilisée pour la première fois pour soumettre la forteresse de Monte San Giovanni, où la population mâle est massacrée dans son intégralité – un fait qui se reproduira, hélas, au cours de l'invasion. Une armée napolitaine est vaincue dans la vallée du Volturno et, le 13 février 1495, Charles entre à Naples. Le triomphe des Français inquiète Milan et Venise, qui forment une coalition antifrançaise, la ligue de Venise, avec le soutien du pape, de l'Espagne et du futur empereur Maximilien. Dans le même temps, le comportement de Charles VIII finit par lui aliéner les Napolitains qui ont épousé sa cause. Quant aux maladies qui commencent à décimer les troupes françaises, elles ne peuvent que susciter une légitime inquiétude.

LES FORCES EN PRÉSENCE

Au cours du xv^e siècle, l'émergence d'armées permanentes et professionnelles constitue un des plus grands changements militaires en Europe. Leur existence au sein de grands royaumes – comme en France ou en Espagne – va contribuer à sonner le glas de l'indépendance de tous les États italiens, à l'exception de Venise.

La principale force de frappe de l'armée française est sa lourde cavalerie issue de l'aristocratie féodale. Si son entraînement est médiéval, ce dont témoigne notamment son aversion pour les armes à feu, elle est considérée comme l'une des meilleures

Le roi de France Charles VIII, peinture sur bois d'un artiste inconnu retrouvée dans la couverture rigide d'un livre plus tardif. (BN, Paris)





Armure française, datant sans doute de 1461, pour un cavalier lourd. (Musée de l'Armée, Paris)

d'Europe. La lance lourde est l'arme principale des chevaliers. La cavalerie légère est rare et utilisée principalement pour la reconnaissance. La France, où la tradition du combat à pied est rien moins que faible, s'appuie sur des mercenaires, levés et encadrés par des capitaines professionnels. Les Suisses constituent l'élite de l'infanterie ; d'autres viennent de Rhénanie, d'Écosse ou de Gènes. L'infanterie, qui combat généralement en rangs serrés, à l'imitation des Suisses, est le plus souvent légèrement protégée. Les armes comprennent la pique, la hallebarde, l'arquebuse et l'arbalète, l'élite étant armée de longues épées à deux mains. Si les hommes d'armes portent des armures élaborées, la forme la plus courante d'armure de l'infanterie est une brigandine recouverte de tissu avec des plaques de métal.

L'artillerie française est la plus avancée de son époque ; ses artilleurs sont issus de familles d'experts. Les canons sont tractés par des chevaux plutôt que par des bœufs, moins mobiles, et les boulets en fonte sont préférés aux boules en pierre.

Les témoignages sur la taille de l'armée française varient de 35 000 hommes au chiffre peu vraisemblable de 100 000 soldats. C'est probablement l'armée la plus importante jamais levée en France depuis six siècles. 10.000 hommes de plus ont peut-être embarqué avec la flotte de soutien, commandée par le duc Louis d'Orléans, et quelque 15 000 Italiens sont recrutés avant que Charles n'atteigne Naples.

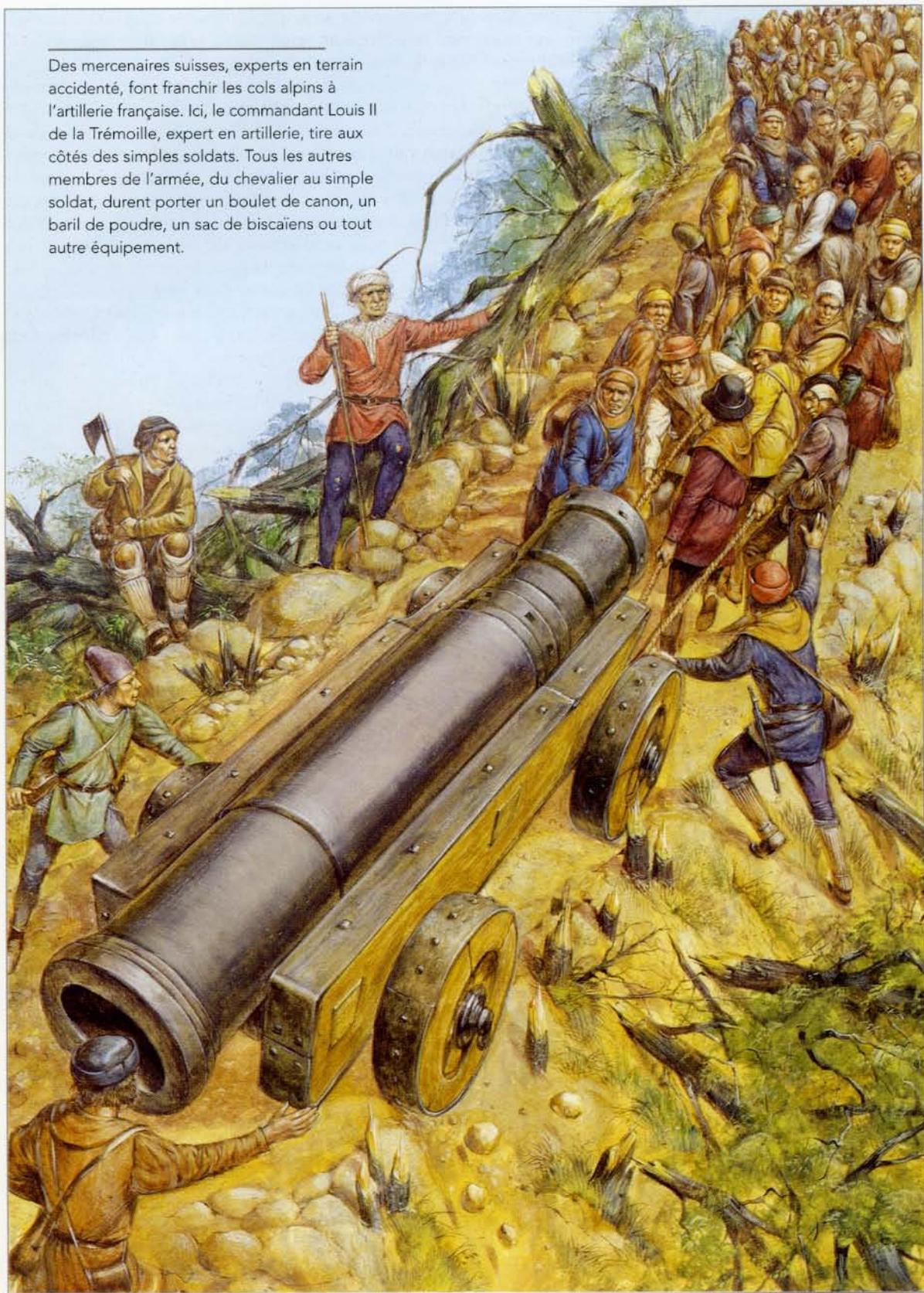
Les Italiens sont très au fait des développements technologiques en Europe, auxquels Milan et Venise – dont l'armée est sans doute la plus puissante – ont particulièrement contribué. Il est vrai que les mercenaires italiens ont combattu tant en Italie qu'à l'étranger. Milan dispose de la cavalerie de la maison du duc et de conscrits d'infanterie. Naples possède une armée numériquement plus importante, mais son moral et son commandement laissent à désirer, tandis que son organisation est archaïque. L'armée florentine a été négligée et celle des États pontificaux est sur le déclin depuis peu.

Plusieurs gouvernements offrent des contrats permanents à des chefs mercenaires (les condottières), généralement issus de familles de la petite aristocratie. Une grande partie de la cavalerie, à l'inverse de la France, est constituée de professionnels de basse extraction. L'organisation militaire est bonne et la mobilisation rapide, mais certaines attitudes sont datées. Une bonne partie de l'élite considère le champ de bataille comme un théâtre d'exploits, préférant les petits engagements où les prouesses individuelles se remarquent davantage. Baldassar Castiglione, dans *le Livre du courtisan* (1528), conseille à un jeune chevalier de ne pas mourir de manière aussi sordide.

L'organisation des armées italiennes diffère de celle des Français. La cavalerie légère y joue un grand rôle, notamment les stradiots vénitiens. Ces cavaliers des Balkans, qui montent au combat légèrement protégés, sont réputés pour leur vitesse et l'insouciance manifeste de leur charge. Le développement de l'infanterie italienne est similaire à celui de la France. De nombreux États disposent, de manière permanente, d'une infanterie professionnelle appelée *provisionati*. En temps de guerre, la plupart des fantassins sont enrôlés sous contrat et soutenus par des milices locales.

Les arbalétriers montés jouent un rôle significatif dans les armées italiennes. À côté des arquebuses légères, les Italiens possèdent une arme de soutien de l'infanterie, la *cerbottana* (sarbatane, puis sarbacane). Celle-ci peut percer les armures grâce à un projectile de 1,5 kg de plomb pour un calibre de 30 mm.

Des mercenaires suisses, experts en terrain accidenté, font franchir les cols alpins à l'artillerie française. Ici, le commandant Louis II de la Trémoille, expert en artillerie, tire aux côtés des simples soldats. Tous les autres membres de l'armée, du chevalier au simple soldat, durent porter un boulet de canon, un baril de poudre, un sac de biscuiens ou tout autre équipement.



Venise dispose d'une artillerie non négligeable, mais ses canons, de même que ceux des Milanais, sont généralement moins performants que ceux des Français, les pièces tirant encore des pierres. Les Italiens mettent l'accent sur les fortifications, ce qui nécessite la mobilisation d'importants contingents de paysans non combattants, rarement mentionnés dans les récits.

La cavalerie italienne continue d'utiliser des tactiques anciennes fondées sur des charges frontales répétées par de petites formations qui opèrent depuis des fortifications de campagne. Lors des sièges, la défense demeure dominante malgré l'utilisation de canons et de mines explosives.

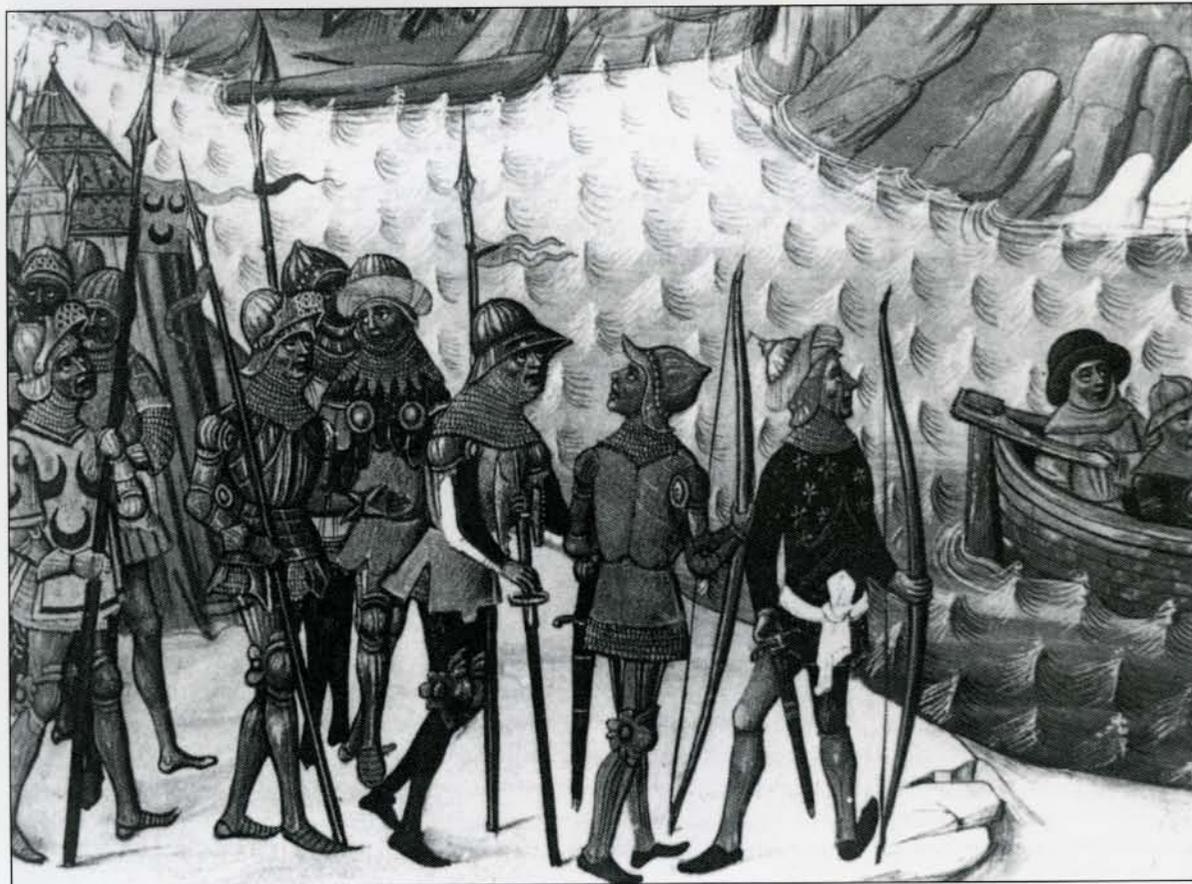
Avant la bataille de Fornoue, l'armée de la ligue de Venise, commandée par François de Gonzague, duc de Mantoue, comptait peut-être 30 000 hommes, bien que la plupart des Milanais fussent absents. Une chose est sûre, ils sont trois fois plus nombreux que les Français.

L'OFFENSIVE FRANÇAISE

Le roi de France Charles VIII est rendu furieux par la création de la coalition antifrançaise et, comprenant que le pape ne reconnaîtra pas son droit sur le trône de Naples, il quitte la ville le 20 mai, espérant regagner la France en sécurité. Son armée compte un peu plus de 7 000 hommes et il laisse une garnison de 4 700 soldats à Naples.

À Sienne, Charles apprend que le duc d'Orléans a pris, avec ses 10 000 hommes, la cité de Novare, appartenant au duc de Milan, plutôt que de se diriger vers le sud pour le rejoindre. De plus, le coup de force effectué par Louis d'Orléans n'a pas eu pour effet d'entraîner

Fantassins français, *Chroniques de Hainaut*. Les archers et le soldat avec sa hallebarde sont moins protégés que les lanciers, qui étaient peut-être des hommes d'armes démontés, fin xv^e siècle. (Bibliothèque royale, Bruxelles)





la révolte escomptée contre Ludovic Sforza, duc de Milan. Il a, au contraire, exacerbé l'animosité des Italiens du Nord envers les Français. Novare est bientôt encerclée par les troupes de la Ligue.

Pendant ce temps, Charles VIII marche sur Pise où il laisse une garnison pour défendre la ville contre les visées de Florence. Mais les sentiments antifrançais sont encore renforcés par le massacre, perpétré par des Suisses ivres, de civils à Pontremoli, une autre ville du Milanais. Parallèlement, une escadre génoise et vénitienne détruit la flotte de transport française devant Rapallo, forçant Charles à rapatrier la quasi-intégralité de ses canons par voie terrestre.

La décision des Français de franchir les Apennins par le col de la Cisa, entre Pontremoli et Parme, s'appuie sur la certitude qu'ils ont d'être soutenus par les places fortes locales ; le franchissement prévu du Taro à Fornoue est choisi afin d'éviter une position fortifiée tenue par la Ligue à Giarola. L'idée que l'armée de Charles puisse être détruite est considérée comme très optimiste par les Vénitiens, dont les chefs ont reçu l'ordre de frapper les Français tout en conservant leurs forces intactes. Le plan de la Ligue est d'éviter toute confrontation avec la puissante avant-garde française, renforcée afin d'anticiper une attaque frontale.

Le gros de l'armée française passe le col de la Cisa le 3-4 juillet, après qu'un détachement de l'avant-garde a été battu près de Fornoue par des stradiots vénitiens, auxquels on a promis un ducat en or pour chaque tête de Français rapportée. Le chemin de montagne doit être élargi et égalisé avant que l'artillerie, dont 16 pièces lourdes normalement tractées par 35 chevaux chacune, ne soit tirée à bras au-delà du col (1 039 m) par les fantassins suisses – leur punition pour le massacre de Pontremoli.

Le 3 juillet, Charles gagne Berceto, livrée par Bertrando Rossi, un renégat milanais. À la consternation de la Ligue, Rossi remet également aux Français d'autres châteaux, dont celui de Carona, qui surplombe Fornoue. Des tentatives de négociations s'ensuivent, tandis que les Français, installant leur camp entre Ricco et Fornoue, sont

« Cadavres après la bataille », *Chroniques de Hainaut*. Il était normal de dépouiller les morts de l'ennemi. (Bibliothèque royale, Bruxelles)

Fornoue se trouve entre Pontremoli et Parme.





François de Gonzague décide d'attaquer un des flancs des Français, mais auparavant il doit franchir le Taro. Les délais causés par la recherche de gués sur le fleuve en crue permettent aux Français de changer d'orientation et d'attendre de pied ferme la charge de Gonzague. Ce dernier, barbu, porte ici une couvre-casque en velours brodé.



continuellement harcelés par les stradiots. Comme les Français semblent hésiter, François de Gonzague fait savoir à Venise que si la ligue tient bon, l'ennemi sera contraint à battre en retraite ou à se disperser. Les Français, privés de sommeil après une nuit sous l'orage, décident finalement d'avancer. De l'autre côté, si certains penchent pour les laisser passer et gagner la route vers le nord, la Ligue décide de les arrêter.

LA BATAILLE

Au matin du 6 juillet 1495, le ciel est couvert, mais la pluie cesse quand les forces de la ligue prennent position pour empêcher les Français de faire mouvement sur Parme.

Le Taro, qui est sujet à de brusques crues consécutives aux pluies des jours précédents, dissimule de nombreux trous d'eau dans son lit de pierres. Toutefois, plusieurs gués existent dans le secteur. Lorsque vers l'aube les chefs français décident de marcher, ils choisissent le gué de Fornoue pour passer sur la rive ouest. Charles VIII prend son déjeuner, revêt son armure et monte Savoie, son grand destrier noir. On a dit de lui qu'il s'était alors transformé en véritable chef de guerre dans la perspective de la bataille qui s'annonce.

Charles envoie Philippe de Commines proposer aux coalisés de laisser l'armée française poursuivre sans combattre vers la France. En vain. Rendu furieux par le refus des Italiens, Charles ordonne à l'artillerie de faire feu. Un bref duel de canons éclate avant même que Commines n'ait regagné les lignes françaises.

Les Français ne comptent alors guère plus de 900 hommes d'armes et 9 500 fantassins (plus 1 500 servants), dont 2 500 Suisses, le gros étant déployé à l'avant-garde. Ils disposent de 14 pièces de siège (deux ayant apparemment été perdues) et au moins de 28 pièces de plus petit calibre. La plupart du corps d'artillerie marche en colonne, couvrant le flanc droit de l'avant-garde. Charles, avec

une garde rapprochée très réduite, chevauche à la tête de la division du centre. Le capitaine Odet commande le train de bagages, mais ne parvient pas à faire régner la discipline au sein des civils.

Si la majorité de l'infanterie vénitienne et la plupart de son artillerie ne sont pas encore à Giarola, l'armée de la ligue est bien plus importante que celle des Français. Ses chefs ont raison de se montrer confiants. Mais ils semblent avoir été surpris par le franchissement du fleuve et tiennent immédiatement un conseil de guerre à l'issue duquel ils adoptent un nouveau plan conçu par Rodolphe de Gonzague, frère de François et chef d'état-major.

L'armée des coalisés est divisée en sections face à la rivière. L'aile droite, sous la responsabilité du comte de Caiazzo, est formée du gros des hommes d'armes milanais, ces derniers étant soutenus par 2 000 fantassins. Son rôle est de passer le fleuve avant l'avant-garde française et d'effectuer une attaque feinte pour l'éloigner du centre. La division du centre, sous les ordres de François de Gonzague, doit traverser le Taro par le plus court chemin afin de se porter sur le centre français relativement faible ; la cavalerie doit suivre en cas de besoin. L'aile gauche, principalement vénitienne, est également suivie par la cavalerie ; entre la gauche et le centre se trouve une force

François de Gonzague, duc de Mantoue. Détail de la *Madonna della Vittoria* (la Vierge de la Victoire) par Mantegna, tableau commandé par le duc pour commémorer la bataille de Fornoue. (Musée du Louvre, Paris)



substantielle d'infanterie qui doit passer la rivière en soutien de la cavalerie. L'attaque la plus importante doit être délivrée par au moins 600 stradiots : ces derniers, déployés sur les collines situées entre Felegara et Medesano, devront frapper le flanc gauche des Français.

La ligue ne tente aucune attaque avant midi, mais les stradiots parviennent à s'emparer des bagages français et des traînants en traversant les contreforts. L'avant-garde française est presque à la hauteur de Giarola lorsque la bataille est engagée par le tir d'un des plus gros canons de la ligue. Il est suivi par un premier contact entre les adversaires, qui voit les forces de la ligue de flanquement se ruier sur le centre français. Les stradiots sont repoussés, non sans avoir séparé le centre français de l'avant-garde ; ils parviennent donc à se précipiter sur le train de bagages français désormais très peu protégé. Le capitaine Odet est tué et un butin important tombe aux mains des Italiens.

Pendant ce temps, sur la droite, Caiazzo passe la rivière et attaque l'avant-garde française. Sa cavalerie milanaise est arrêtée par l'infanterie suisse et la plupart des cavaliers doivent retraiter sur la rive est. L'infanterie italienne, qui a franchi la rivière pour soutenir la cavalerie, doit faire face à une contre-attaque de la terrible phalange suisse. Malgré leur infériorité numérique, les Milanais n'hésitent pas à se jeter dans la mêlée. Ils sont repoussés avec de lourdes pertes, mais parviennent à se regrouper à Giarola.

La gauche et le centre de la ligue avancent également, mais l'attaque de la division de Gonzague est désorganisée par la crue rapide du Taro, ce qui oblige les soldats à traverser plus en amont que prévu. Le plan audacieux du général prévoyait une charge classique de la cavalerie, suivie d'un mouvement de l'infanterie contre les formations désorganisées de la cavalerie ennemie. Si ses hommes d'armes sont en infériorité, ils disposent de réserves, mais le délai de franchissement de la rivière en crue permet aux Français de se regrouper pour faire face à un assaut frontal. Ainsi, Gonzague se retrouve face au centre français plutôt que face au roi, comme prévu.

Pourtant, sa terrible charge manque de briser la ligne française, avant que le flanc droit de sa cavalerie ne soit chargé par une partie de la division du centre. Une mêlée s'ensuit au cours de laquelle Rodolphe de Gonzague, l'homme autorisé à engager les réserves, est tué. Cette rupture dans la chaîne de commandement est aggravée par la détermination du commandant en chef de se jeter au cœur des combats plutôt que de s'en extraire.

Les hommes d'armes italiens, débordés, souffrant de lourdes pertes et trouvant leurs lances trop fragiles, conservent toutefois leur ordre. Malgré la défection des archers montés de soutien, distraits par la perspective de butin, ils lancent une nouvelle charge héroïque et, ayant été repoussés, effectuent une retraite en ordre en passant le gué de Gualatico.

Pour les Français, la mêlée a été couronnée de succès, non seulement parce qu'ils ont mis leurs ennemis en fuite, mais parce que le choc de deux cultures militaires a provoqué un massacre. Un homme d'armes italien, désarçonné au combat, s'attend à être capturé en vue



Des cavaliers légers vénitiens, dont des stradiots des Balkans, capturent et pillent le train de bagages des Français. Ces derniers perdent tentes, draps et vêtements, et Charles VIII, un livre de dessins érotiques.



Dessin d'un jeune soldat italien monté (fin xv^e s. italien). (Musée du Louvre, Paris).

d'une rançon. Mais les soldats issus de la paysannerie française n'y ont aucun intérêt. Ils ne font pas de prisonniers et de nombreux nobles italiens sont tués alors qu'ils tentaient de se rendre.

L'infanterie de soutien de la ligue s'est trouvée virtuellement isolée en émergeant tardivement des rives de la rivière. Une autre unité de 300 fantassins vénitiens, pareillement isolée, a déjà perdu les deux tiers de ses hommes. Les réserves de la ligue n'ayant pas reçu l'ordre de franchir la rivière, les troupes destinées à engager les Français sont en fait moins nombreuses, malgré la supériorité numérique de la ligue.

À ce moment, un groupe d'hommes d'armes de Caiazzo tombe sur Charles VIII. Celui-ci, qui se trouve à une certaine distance de ses sept gardes du corps, est seulement accompagné d'un valet, « un petit homme, mal armé ». Le valet fait preuve de courage et le cheval de Charles, Savoie, est calme et bien dressé. Le monarque et le valet repoussent les ennemis jusqu'à ce que la garde intervienne.

LA RETRAITE

Dans la soirée, les deux armées rompent le combat et une trêve est conclue le lendemain matin. Cette nuit-là, Charles adoube un page de 19 ans qui s'est particulièrement distingué. Il est fait seigneur de Bayard, le « Chevalier sans peur et sans reproche ». Les Français ont perdu tant de bagages que la plupart des soldats doivent passer la nuit sans tentes, vêtements secs ou nourriture. Dans le camp de la ligue, l'étendue du butin excite les convoitises. Les stradiots, qui ont pillé les bagages du roi, se sont emparés d'un trésor équivalant à 180 000 ducats d'or, dont l'épée et le casque de cérémonie du roi, le contenu de toute la chapelle royale et un petit livret contenant des dessins pornographiques.

Les chiffres des pertes à Fornoue sont confus. Les pertes de la Ligue sont les plus importantes, ils approchent les 2 000 hommes dont 400 hommes d'armes, dont bon nombre ont été tués après avoir été désarçonnés, contre les 1 200 hommes Français. Bernardo de Montone, commandant l'aile gauche de la ligue, est retrouvé percé de douze blessures au milieu des morts : après que les médecins ont enlevé quelques éclats de son crâne, il recouvre la santé au bout de quelques semaines.

Le 7 juillet, Charles décide de se rendre à Asti, sa base de départ en Italie du Nord, tandis que Comynnes demeure sur place pour négocier. Les chefs de la ligue semblent avoir ignoré la retraite des Français et la rivière en crue retarde leur poursuite. Le gros des forces de la ligue ne bouge pas avant le 10 juillet. Il prend alors position près de Pavie, où il peut surveiller les activités des Français à Asti et à Novare. Le même jour, des troupes expulsent les Français de Rapallo.

Le 16 juillet, Charles atteint Asti, où il apprend que Novare est encerclée par les troupes vénitiennes. Si ces dernières ne sont pas assez nombreuses pour entamer un siège, elles peuvent néanmoins interrompre l'approvisionnement en vivres de la garnison française. Convaincue que Charles entend demeurer à Asti, l'armée vénitienne les rejoint le 17. La ville est à présent isolée et les troupes de la ligue détournent l'alimentation en eau des moulins à grain de Novare. Ludovic Sforza prétend affamer les Français en évitant que cette cité milanaise subisse des dommages, mais les Vénitiens veulent une victoire rapide. Leurs soldats, particulièrement l'infanterie allemande, souffrent du climat humide et de la malaria.

À Novare, la situation est pire. La nourriture manque, la malaria et la dysenterie font des ravages et les fortifications de la ville sont fra-

Se retrouvant seul avec un simple valet, le roi Charles VIII, surpris par un escadron de chevaliers milanais, n'est sauvé de la capture que par l'arrivée de ses gardes du corps.





giles. Un convoi de vivres parvient à atteindre la ville pour la dernière fois.

Le 13 août, Gonzague rend l'épée et le casque de cérémonie du roi et, plein de tact, le livret de dessins d'un goût douteux. Quatre jours plus tard, Charles lui écrit pour l'en remercier personnellement. Ce jour-là, les troupes de la ligue s'emparent de la majorité des faubourgs de Novare. Le 26 août, une importante colonne de secours accompagnée de 1 500 soldats est prise en embuscade par la Ligue.

La crise atteint son comble. La dernière porte de Novare a été fermée et l'hiver, qui va interdire les cols alpins, se rapproche. Charles ne sait que faire. Il apprend alors que le gros de son armée quitte Asti pour Verceil, à 20 km au sud-ouest de Novare. La ligue vient d'apprendre qu'un fort contingent de mercenaires suisses va rejoindre les Français. Lors d'un entretien à propos de questions subalternes, Commynes glisse à l'envoyé de Gonzague que Charles désire la paix, mais que le roi n'est pas en disposition de faire le premier pas. Les alliés, particulièrement Ludovic Sforza, désirant également faire la paix, les négociations débutent le 15 septembre.

Une semaine plus tard, la garnison affamée sort de Novare. Des 7 000 hommes d'origine, seuls 5 000 ont survécu, dont 600 sont encore valides. Plusieurs centaines meurent après leur libération. Les Français concluent une paix avec Ludovic Sforza et, le 10 octobre, se mettent en marche vers l'ouest, passant le col du Montgenèvre le 15, avant que les premières neiges ne tombent. Le 7 novembre, Charles VIII est de retour à Lyon, son point de départ.

CONCLUSION

Les historiens militaires ont condamné la stratégie de la ligue, la jugeant trop défensive au vu de l'infériorité numérique des Français. De même, on considère que les tactiques mises au point par François de Gonzague auront été trop complexes au regard de la diversité des contingents engagés, ce qui rendait problématique toute coopération sur le champ de bataille. Mais ce jugement est paradoxal, car la stratégie de la ligue était délibérément défensive, ses chefs ayant très tôt pris la mesure de la difficulté à coordonner plusieurs armées et à concilier des objectifs différents.

Le commandement français est plus limité. L'invasion était par trop ambitieuse et politiquement « aventureuse », bien que la straté-

gie se soit révélée aussi audacieuse que payante. Mais à Fornoue, les chefs français ne comprennent pas les intentions de la ligue et se font prendre de flanc, l'attaque de la ligue n'échouant qu'en raison de la crue du Taro. C'est bien celle-ci qui a rendu le passage plus difficile et entraîné la rupture des communications de François de Gonzague après la mort de Rodolphe. Il semble clair que les hommes d'armes français et les fantassins suisses ont été supérieurs à leurs homologues italiens. Les stradiots des Balkans sont les cavaliers légers les plus efficaces, bien que Gonzague se soit plaint, à juste titre, de leur indiscipline.

La question de savoir qui l'emporta reste sujette à débat. Les Français se sont toujours proclamés victorieux, tandis que la majorité des historiens italiens penchent aujourd'hui pour un « match nul ». L'intérêt porté à la bataille a tendance à faire oublier que la campagne se solda par une défaite stratégique française qui, à la différence des guerres d'Italie suivantes au début du XVI^e siècle, fut infligée par les Italiens seuls ; les années passant et l'Italie tombant sous domination étrangère, la bataille de Fornoue a pris davantage d'importance qu'elle n'en a vraiment eu.

Les Français ne gagnèrent rien et leur prestige fut diminué par rapport aux autres puissances européennes. Les événements de 1494-1495 ont démontré la faiblesse d'une Italie fragmentée : de fait, des invasions plus efficaces vont suivre. En termes purement militaires, la campagne a mis en évidence la puissance de l'artillerie mobile entretenue par des États, ainsi que la supériorité de la tactique employée par les mercenaires suisses. Enfin, la bataille de Fornoue aura démontré que la cavalerie armée de la lance et lourdement protégée va encore dominer les champs de bataille jusqu'à l'adoption des armes à feu par la cavalerie légère.

« L'armée lève le camp après un siège », in *Histoire de Charles Martel*, v. 1470. Une pièce de siège est emportée, tandis que deux canons sont abandonnés sur le terrain. (Bibliothèque royale, Bruxelles).



